

Du bruit dans Landerneau : rumeurs de la *Recherche du temps perdu*

Proust aurait voulu que la littérature représente le monde du point de vue des effets, non des causes. Mme de Sévigné et Dostoïevski, ou encore Elstir, le peintre imaginaire de la *Recherche*, nous donnent à voir les choses dans l'ordre de nos perceptions, non comme on sait ou croit savoir qu'elles sont : « Il est arrivé que Mme de Sévigné, comme Elstir, comme Dostoïevski, au lieu de présenter les choses dans l'ordre logique, c'est-à-dire en commençant par la cause, nous montre d'abord l'effet, l'illusion qui nous frappe » (III, 880)¹. Le narrateur désigne cette autre perspective sur le monde sous le nom de « côté Dostoïevski des *Lettres de Madame de Sévigné* » (II, 14), et sa méfiance à l'égard de l'explication par les causes revient à plusieurs reprises dans le roman. Sa propre ambition littéraire sera définie sur ce modèle dans *Le Temps retrouvé* : « À supposer que la guerre soit scientifique, encore faudrait-il la peindre comme Elstir peignait la mer, par l'autre sens, et partir des illusions, des croyances qu'on rectifie peu à peu comme Dostoïevski raconterait une vie » (IV, 560). Une démarche littéraire antipositiviste est ainsi défendue et illustrée, qui donne sa place à l'erreur et à l'illusion sans leur préférer *a priori* le savoir.

L'importance accordée à toutes sortes de rumeurs dans la *Recherche*, ainsi qu'à la rumeur en général et à la théorie de la rumeur, est liée au choix dostoïevskien d'un récit de la croyance et de sa rectification. La rumeur, c'est le bruit qui court, la nouvelle incontrôlée qui se répand dans le monde par la conversation et la médisance. La *Recherche* est un roman du bavardage, du cancan, du potin, du commérage. Certes, la rumeur est un vieux ressort de la mécanique réaliste, mais la *Recherche* s'intéresse à elle à la manière de Mme de Sévigné, Dostoïevski et Elstir, du côté de sa réception et de sa valeur non seulement sociologique mais pour ainsi dire métaphysique. Le narrateur en fait même un principe : « [...] l'opinion que nous avons les uns des autres, les rapports d'amitié, de famille, n'ont rien de fixe qu'en apparence, mais sont aussi éternellement mobiles que la mer. De là tant de bruits de divorce entre des époux qui semblaient si parfaitement unis et qui, bientôt après, parlent tendrement l'un de l'autre ; tant d'infamies dites par un ami sur un ami dont nous le croyions inséparable et avec qui nous le trouverons réconcilié avant que nous ayons eu le temps de revenir de notre surprise ; tant de renversements d'alliances en si peu de temps, entre les peuples » (II, 565-566). La rumeur brouille et débrouille les époux, les amis, les peuples ; elle appartient à la labilité des choses de ce monde ; elle en est le meilleur symptôme ; elle rend vigilant à l'expression indirecte de la vérité et force à l'interprétation incessante. Pour employer un adjectif de l'ancien français, la *Recherche* est « rumoreuse », comme une forêt est giboyeuse. L'intelligence de la rumeur, comme celle de la chasse, n'est pas conceptuelle, mais intuitive, indiciaire. C'est celle du narrateur de la *Recherche* ; c'est celle à laquelle la *Recherche* encourage chez son lecteur.

Il y a comme cela des bruits plus ou moins forts qui courent d'un bout à l'autre du roman de Proust, sans que la source en soit connue, et qui ne seront jamais ni confirmés ni controuvés. Du côté des petits bruits, deux sont particulièrement tenaces et pourront servir de premiers exemples, comme le divorce de la duchesse de Guermantes et les fiançailles de Saint-Loup – car il ne fait pas de doute que tout ce

¹ À la *recherche du temps perdu*, sous la dir. de J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 1987-1989, 4 vol.

qui tourne autour du mariage, avant et après, est un objet privilégié de rumeurs. Le duc court les jupons, ce qui peine la duchesse : cela, nous le savons. De là à prêter l'oreille à une rumeur de divorce, le pas est vite franchi par le narrateur, invité à dîner chez les Guermantes dans *Le Côté de Guermantes*, et sensible comme tout le monde aux potins : « La duchesse ne m'ayant pas parlé de son mari, à la soirée de sa tante, je me demandais si, avec les bruits de divorce qui couraient, il assisterait au dîner » (II, 709). Le monde – au sens de la mondanité – est une grande chambre d'échos, un amplificateur de bruits, et la rumeur du divorce de la duchesse reviendra des centaines de pages plus loin encore, dans *Le Temps retrouvé*, où Saint-Loup cherchera à la démentir : « Est-ce que tu as entendu dire, me demanda-t-il en me quittant, que ma tante Oriane divorcerait ? Personnellement je n'en sais absolument rien. On dit cela de temps en temps et je l'ai entendu annoncer si souvent que j'attendrai que ce soit fait pour le croire » (IV, 316). Saint-Loup est un des meilleurs spécialistes de la rumeur dans la *Recherche*, comme l'illustre sa glose désabusée à la suite de son allusion au divorce d'Oriane : « Ce serait si naturel qu'elle le quitte que c'est une raison pour que ce soit vrai mais aussi pour que cela ne le soit pas parce que c'en est une pour qu'on en ait l'idée et qu'on le dise » (IV, 317). Dans la rumeur, tout est possible ; aussi le raisonnement et la phrase de Robert sont-ils complexes. Comme la duchesse aurait de quoi quitter son mari, la rumeur, fondée ou non, a le pouvoir de se répandre.

Saint-Loup est bien placé pour savoir qu'on ne tord pas le cou à une rumeur. Suivant le proverbe, il n'y a pas de fumée sans feu. Ainsi Robert poursuit-il sa réflexion en démentant lui-même son démenti : « Maintenant je sais bien qu'il y a tant de choses qu'on annonce à tort, qu'on dément, et puis qui plus tard deviennent vraies » (IV, 317). Tout est dans tout ; on n'en finit jamais avec les rumeurs, et l'on a raison de ne pas en finir. Comme par hasard, ce commentaire provoque une question du narrateur sur le second bruit mineur qui traverse le roman depuis *Sodome et Gomorrhe II*, celui des fiançailles de Saint-Loup et de Mlle de Guermantes, nièce de la princesse (III, 319 et 480) : « Cela me fit penser à lui demander s'il avait jamais été question qu'il épousât Mlle de Guermantes. Il sursauta et m'assura que non, que ce n'était qu'un de ces bruits du monde, qui naissent de temps à autre on ne sait pourquoi, s'évanouissent de même et dont la fausseté ne rend pas ceux qui ont cru en eux plus prudents, dès que naît un bruit nouveau, de fiançailles, de divorce, ou un bruit politique, pour y ajouter foi et le colporter » (IV, 317). Cette petite psychologie de la rumeur est parfaite. Le bruit de ses fiançailles avec Mlle de Guermantes-Brassac n'a, suivant Saint-Loup, jamais eu de fondement ; ceux qui acceptent son démenti aujourd'hui ne s'appêtent pas moins à donner crédit demain à la prochaine rumeur.

Si Saint-Loup est capable d'improviser une psychologie de la rumeur, c'est qu'il en connaît quelque chose : auprès des fiançailles, des divorces et de la politique, comme il l'observe pertinemment, l'objet principal de la rumeur dans la *Recherche* est en effet l'inversion, avec la judéité bien entendu. La diffusion de la rumeur, antisémite ou homophobe – ou encore anti-maçonnique –, est toujours fondée sur une théorie du complot. « En être » ou non, c'est le *leitmotiv* parfois fastidieux d'une bonne partie de la *Recherche*, sans qu'on sache au juste de quoi.

Avant d'y venir, il vaut toutefois la peine de vérifier que le lecteur de la *Recherche* est très vite averti du rôle essentiel qu'aura la rumeur dans le développement romanesque. C'est à la faveur d'une antithèse. Dès les premières pages de « Combray », l'imperméabilité à la rumeur est incarnée dans deux personnages emblématiques, les tantes Céline et Flora, sœurs de la grand-mère du narrateur, et initiatrices à rebours à la fonction de la rumeur dans le roman. Elles sont exagérément sourdes aux bruits qui courent sur leur voisin, Swann, dont on dit qu'il

fréquente la haute société parisienne : « C'étaient des personnes d'aspirations élevées et qui à cause de cela même étaient incapables de s'intéresser à ce qu'on appelle un potin, eût-il même un intérêt historique, et d'une façon générale à tout ce qui ne se rattachait pas directement à un objet esthétique ou vertueux. Le désintéressement de leur pensée était tel, à l'égard de tout ce qui, de près ou de loin semblait se rattacher à la vie mondaine, que leur sens auditif [...] mettait alors au repos ses organes récepteurs et leur laissait subir un véritable commencement d'atrophie » (I, 21). Or, quelques pages plus loin, les conversations matinales de tante Léonie et de Françoise sur les moindres incidents de Combray, le quart d'heure de retard de Mme Goupil ou les asperges grosses comme le bras de la mère Callot (I, 54), illustrent en revanche une vie rassemblée autour du commérage. Les tantes Céline et Flora, incapables physiquement d'entendre un potin comme de faire une allusion – elles échouent dans toutes leurs tentatives pour remercier Swann du vin d'Asti qu'il a fait livrer à la veille de venir dîner – sont les antimodèles du monde de la *Recherche*, monde bruisant de rumeurs comme le Combray de tante Léonie, monde où la plupart des personnages sont à la fois les cibles et les colporteurs de potins.

Ainsi la judéité et l'inversion – une fois encore liées – font-elles de préférence l'objet de rumeurs, et le lien entre les deux passe en particulier par l'affaire Dreyfus, sorte d'hystérie collective et de comble du potin, au cours de laquelle les bruits les plus fous courent sur le dreyfusisme ou l'antidreyfusisme de l'un ou de l'autre, longtemps avant que les sociologues nous aient convaincus que les prises de parti dans l'affaire s'expliquaient par la place dans le champ et l'*habitus*. À Doncières, Saint-Loup se trouve seul dreyfusard à une table très hostile à la révision, sauf un nouvel ami anonyme du narrateur, aux opinions flottantes et attentif à une rumeur faisant état des doutes de leur colonel sur la culpabilité de Dreyfus, rumeur que le narrateur est toutefois en mesure de démentir : « Sur ce dernier point, en tout cas, le bruit de dreyfusisme relatif du colonel était mal fondé comme tous les bruits venus on ne sait d'où qui se produisent autour de toute grande affaire » (II, 407). Comme Saint-Loup précédemment, le narrateur infère sans transition une proposition universelle de sa rectification particulière, au nom d'une théorie de la rumeur qui entoure « toute grande affaire ». La raison de la rumeur est souvent à trouver ailleurs que dans son motif apparent, et le dreyfusisme sert d'indice d'autre chose, notamment de judéité ou d'inversion.

Le duc de Guermantes, amateur de potins, donne ainsi les explications les plus romanesques aux mystères de l'affaire : « Vous savez pourquoi on ne peut pas montrer les preuves de la trahison de Dreyfus. Il paraît que c'est parce qu'il est l'amant de la femme du ministre de la Guerre, cela se dit sous le manteau. – Ah ! je croyais de la femme du président du Conseil, dit M. d'Argencourt. [...] – Non, c'est la femme du ministre de la Guerre. C'est du moins un bruit qui court les ruelles, reprit le duc qui employait ainsi dans la conversation certaines expressions qu'il croyait Ancien Régime » (II, 534-535). Le duc, par cette expression Ancien Régime, et le narrateur, par son commentaire décapant, mettent successivement la rumeur en valeur. Puis le duc passe sans transition au mauvais effet laissé par le dreyfusisme de Saint-Loup sur sa candidature au Jockey, et mentionne « un assez joli jeu de mots, mais très méchant » à ce sujet : « Et le duc cita tout bas pour la duchesse et M. d'Argencourt : *Mater Semita* qui en effet se disait déjà au Jockey, car de toutes les graines voyageuses, celle à qui sont attachées les ailes les plus solides qui lui permettent d'être disséminée à une plus grande distance de son lieu d'éclosion, c'est encore une plaisanterie » (II, 535-536). Le meilleur potin a la forme d'une blague : comme on le voit, à chaque fois ou peu s'en faut qu'une rumeur est rapportée dans la *Recherche*,

elle est accompagnée d'un commentaire, par un personnage ou par le narrateur, qui théorise la chose. Ici, à la suite du narrateur, le duc lui-même, qui n'est pourtant pas un aigle, réfléchit lui aussi à la nature de la rumeur : « [...] le fait est parfaitement faux. [...] il n'y a jamais eu une goutte de sang juif dans notre famille. Mais enfin il ne faut tout de même pas nous la faire à l'oseille, il est bien certain que les charmantes opinions de monsieur mon neveu peuvent faire assez de bruit dans Landerneau » (II, 536). « La faire à l'oseille » : « Essayer de faire accroire (quelque chose à quelqu'un), chercher à impressionner, à duper », nous rappelle le dictionnaire². Le duc n'est pas du genre à se laisser piéger par une rumeur : ses locutions populaires prouvent son savoir-faire d'apache. Suit l'unique allusion à Landerneau de la *Recherche* – capitale de la rumeur par antonomase depuis la pièce d'Alexandre Duval, *Le Naufrage, ou les Héritiers* (1796) –, mais elle suffit à lui assimiler le roman : il n'y aurait pas de *Recherche* sans rumeurs, ni surtout sans une herméneutique de la rumeur. Le dreyfusisme imputé à Saint-Loup ranime ou remotive le jeu de mots *Mater Semita* (la mère de Robert est née Marsantes), et le duc, qu'il le sache ou non, a bien raison : au fond de toute rumeur il y a une goutte de sang juif – ou inversi.

Pour le vérifier, et sans passer en revue tous les bruits qui courent sur le compte de M. de Charlus, il suffira de mentionner sa brouille avec le si bien nommé Cancan, justifiée par une confusion de ce genre entre inversi et dreyfusard : « Au bout de quelques semaines ils étaient à peu près brouillés. M. de Cambremer m'en donnait ces explications : « Je vous dirai qu'avec M. de Charlus c'était difficile. Il est extrêmement dreyfusard... – Mais non ! – Si..., en tous cas son cousin le prince de Guermantes l'est, on leur jette assez la pierre pour ça. J'ai des parents très à l'œil là-dessus. Je ne peux pas fréquenter ces gens-là, je me brouillerais avec toute ma famille » (III, 479-480). Charlus dreyfusard ! Rien de plus aberrant, mais le prince l'est – sa conversion au dreyfusisme et sa conversation avec Swann à ce sujet, donnant lieu à une rumeur voulant que le prince ait entraîné Swann « afin de le mettre à la porte » (III, 56), tout cela a fourni l'un des faux fils du récit de la réception chez le prince et la princesse dans *Sodome et Gomorrhe II* –, et le prince est aussi un inversi (« Le baron et le prince de Guermantes, est-ce que ça marche ? », a demandé Mme Verdurin à Ski et Brichtot, qui y ont malicieusement entendu inversion et non distinction [III, 432].)

L'erreur de Cancan sur le dreyfusisme de Charlus, par assimilation avec le prince de Guermantes – si ce n'est lui, c'est donc son frère ou son cousin, son oncle ou son neveu –, permet en tout cas à sa femme de surenchérir et de rappeler une autre rumeur, comme quoi tout se tient : « Puisque le prince de Guermantes est dreyfusard, cela ira d'autant mieux, dit Mme de Cambremer, que Saint-Loup qui, dit-on, épouse sa nièce, l'est aussi. C'est même peut-être la raison du mariage. – Voyons, ma chère, ne dites pas que Saint-Loup que nous aimons beaucoup est dreyfusard. On ne doit pas répandre ces allégations à la légère, dit M. de Cambremer. Vous le feriez bien voir dans l'armée ! – Il l'a été, mais il ne l'est plus, dis-je à M. de Cambremer. Quant à son mariage avec Mlle de Guermantes-Brassac, est-ce vrai ? – On ne parle que de ça, mais vous êtes bien placé pour le savoir. – Mais je vous répète qu'il me l'a dit à moi-même qu'il était dreyfusard, dit Mme de Cambremer. C'est du reste très excusable, les Guermantes sont à moitié allemands. – Pour les Guermantes de la rue de Varenne, vous pouvez dire tout à fait, dit Cancan. Mais Saint-Loup, c'est une autre paire de manches » (III, 480). Dans ce merveilleux échange sur la diffusion de la rumeur,

² « Ohé mufe ! Et ta sœur ? Tu nous la fais à l'oseille ! », lettre de Flaubert à Edmond Laporte, [avril 1879], *Œuvres complètes*, Paris, Club de l'honnête homme, 1976, t. XVI, p. 190.

nombreux sont les cancans de la *Recherche* rassemblés autour du dreyfusisme supposé de Charlus, au point même de fournir une explication des énigmatiques fiançailles de Saint-Loup et de Mlle de Guermantes par le dreyfusisme partagé de Robert et du prince – dreyfusisme venant ici encore à la place de leur commune inversion. Plus que tous les commentaires théoriques des personnages ou du narrateur, ce genre de conversation expose les moyens de l'invention et de la transmission de la rumeur.

Cancan, qui n'est pas très intelligent, a pu mal interpréter les bruits qui courent sur le baron, lequel « en est » en effet, mais de quoi ? Entendant l'expression « en être », tarte à la crème des conversations à La Raspelière, il aura compris « dreyfusisme » au lieu d'« inversion ». Nombreuses sont cependant, et de plus en plus précises, les rumeurs qui renvoient à l'inversion de Charlus sans passer par le signe et masque du dreyfusisme. Cela peut être très accessoire, comme lorsque Morel redoute la publicité qui sera donnée au duel qu' imagine Charlus avec un officier de son régiment : « Morel pensait avec terreur aux potins qui, de la “musique” du régiment, pouvaient être colportés, grâce au bruit que ferait ce duel, jusqu'au temple de la rue Bergère », c'est-à-dire au Conservatoire (III, 457), ou lorsque, toujours à propos du même duel, est appelé comme témoin le docteur Cottard, « qui n'avait jamais laissé voir au baron qu'il eût même entendu courir de vagues mauvais bruits sur ses mœurs, et ne l'en considérait pas moins, dans son for intérieur, comme faisant partie de la classe des “anormaux” » (III, 458). Mais cela peut aller plus loin, après la brouille de Charlus et des Verdurin dans *La Prisonnière*, par exemple : « Quant au côté mondain de l'incident, le bruit se répandit que M. de Charlus avait été mis à la porte de chez les Verdurin au moment où il cherchait à violer un jeune musicien. Ce bruit fit qu'on ne s'étonna pas de voir M. de Charlus ne plus reparaitre chez les Verdurin » (III, 822). Les mœurs du baron font l'objet de bruits, et ces bruits donnent lieu aux fantasmes les plus fous, parmi lesquels il revient au bon interprète – au bon lecteur – de faire la part des choses.

Par-dessus le marché et pour brouiller encore plus les échanges, on peut aussi prêcher le faux pour apprendre le vrai. Aussitôt après avoir surpris la rencontre de M. de Charlus et de Jupien dans *Sodome et Gomorrhe I*, le narrateur, conversant avec Swann durant la soirée chez la princesse de Guermantes, et n'hésitant pas à mentir, fait état d'une prétendue rumeur pour tirer les vers du nez de son interlocuteur : « Je lui demandai si ce qu'on disait de M. de Charlus était vrai, en quoi je mentais doublement, car si je ne savais pas qu'on eût jamais rien dit, en revanche je savais fort bien depuis tantôt que ce que je voulais dire était vrai » (III, 106). Or la réponse de Swann se révèle tout aussi perverse que la question du narrateur : « Swann haussa les épaules, comme si j'avais proféré une absurdité. “C'est-à-dire que c'est un ami délicieux. Mais ai-je besoin d'ajouter que c'est purement platonique. Il est plus sentimental que d'autres, voilà tout ; d'autre part, comme il ne va jamais très loin avec les femmes, cela a donné une espèce de crédit aux bruits insensés dont vous voulez parler” » (III, 106). « C'est-à-dire que... Mais... d'autre part... » : l'échange est assez tordu de part et d'autre, si bien qu'on se demande lequel des deux interlocuteurs est de plus mauvaise foi. Le narrateur ment non pas pour apprendre si Charlus est un inverti (il sait parfaitement à quoi s'en tenir depuis l'après-midi), mais pour vérifier si tout le monde est au courant ; et Swann, tout en déniait mollement leur fondement, se débrouille pour confirmer l'existence de bruits dont le narrateur n'avait pas eu connaissance jusque-là.

Comme les autres, le narrateur joue donc avec les rumeurs, par exemple dans le long développement de *Sodome et Gomorrhe II* sur la passion de la princesse de

Guermantes pour le baron. Le narrateur n'en a longtemps pas eu conscience, même s'il aurait pu être sensible à la rumeur, comme il le reconnaît : « Il est vrai qu'avant cela, j'avais entendu un homme du monde très méchant dire que la princesse était tout à fait changée, qu'elle était amoureuse de M. de Charlus, mais cette médisance m'avait paru absurde et m'avait indigné » (III, 112). La médisance – une rumeur propagée par un méchant, mais fondée – doit être distinguée de la calomnie – elle, non avérée. Le mot est juste, puisque la princesse elle-même laisse plus tard deviner au narrateur sa passion pour Charlus, non sans jouer elle aussi avec la réputation du baron : « [...] peu de temps après, elle commença à me parler de M. de Charlus, et presque sans détours. Si elle faisait allusion aux bruits que de rares personnes faisaient courir sur le baron, c'était seulement comme à d'absurdes et infâmes inventions » (III, 113). Toutefois, observe le narrateur, en donnant voix à ces rumeurs, fût-ce pour les démentir, la princesse contribuait à les propager, donc à les accréditer, car pour la rumeur la circulation vaut autorité : « [...] par ces propos pourtant si vagues, la princesse de Guermantes révélait ce qu'elle cherchait à magnifier, de la même façon que faisait parfois M. de Charlus lui-même » (III, 113). Le lapsus apparent de Proust, écrivant ici *magnifier* pour son contraire, *rapetisser*, illustre la complexité des mécanismes linguistiques, psychologiques et sociaux qu'il cherche à décrire.

Plus encore que la princesse, Charlus estime lui-même que la meilleure défense contre la rumeur consiste à la reprendre à son compte comme si on ne la craignait pas. Mais l'arme est à double tranchant : « N'ai-je pas entendu à plusieurs reprises ce dernier dire à des gens qui jusque-là étaient incertains si on le calomniait ou non : “Moi, qui ai eu bien des hauts et bien des bas dans ma vie, qui ai connu toute espèce de gens, aussi bien des voleurs que des rois, et même je dois dire, avec une légère préférence pour les voleurs, qui ai poursuivi la beauté sous toutes ses formes, etc.”, et par ces paroles qu'il croyait habiles, et en démentant des bruits dont on ne soupçonnait pas qu'ils eussent couru (ou pour faire à la vérité, par goût, par mesure, par souci de la vraisemblance une part qu'il était seul à juger minime), il ôtait leurs derniers doutes sur lui aux uns, inspirait leurs premiers à ceux qui n'en avaient pas encore » (III, 113). Subtil commentaire du narrateur, démontrant qu'il est passé maître dans l'art d'interpréter la rumeur. Imaginant que la liberté avec laquelle il aborde certains sujets scabreux contredira les bruits qui courent sur ses mœurs, M. de Charlus renforce en réalité la rumeur, dont la nature fait qu'elle l'emporte toujours.

Le baron est la principale victime de la médisance dans la *Recherche*, victime partiellement consentante ou plutôt complice, puisqu'il est lui-même « très enclin aux commérages », comme le décrit le duc son frère (II, 756), et qu'il alimente la rumeur par ses confidences et son comportement. L'un des passages les plus nets de la *Recherche* sur la notion de *reconnaissance*³ introduit également une mise au point importante sur la rumeur, car la reconnaissance et la rumeur ont partie liée : la reconnaissance annule ou valide une rumeur, si tant est qu'une rumeur puisse jamais être annulée. Quand Charlus vient dîner au Grand-Hôtel avec le valet de pied de Mme de Chevregny, les clients prennent son compagnon pour « un élégant étranger ». Pourtant, « si les hommes du monde s'y trompèrent [...], à peine parut-il devant les domestiques qu'il fut deviné par eux, comme un forçat reconnaît un forçat, même plus vite, flairé à distance comme un animal par certains animaux. [...] Et même notre vieille Françoise dont la vue baissait et qui passait à ce moment-là au pied de l'escalier pour aller dîner “aux courriers”, leva la tête, reconnut un domestique là où

³ Sur la reconnaissance dans la *Recherche*, voir notre article, « Tranquillisez-vous, on se retrouve toujours », *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique*, éd. Bruno Clément et Marc Escola, Presses universitaires de Vincennes, 2003.

des convives de l'hôtel ne le soupçonnaient pas – comme la vieille nourrice Euryclée reconnaît Ulysse bien avant les prétendants assis au festin – et voyant marcher familièrement avec lui M. de Charlus, eut une expression accablée, comme si tout d'un coup des méchancetés qu'elle avait entendu dire et n'avait pas crues, eussent acquis à ses yeux une navrante vraisemblance » (III, 377-378). La reconnaissance transforme des « méchancetés incroyables » en « navrante vraisemblance ». Il y avait donc, sinon du vrai, du moins du vraisemblable dans les rumeurs qui couraient sur le compte du baron, et Françoise se montrera désormais plus froide à l'égard de Jupien.

Au-delà du baron, tous les invertis font l'objet de rumeurs, et même tous les hommes. Au Conservatoire, un grand musicien, complaisant à l'égard de la liaison de Charlus et du pianiste, est « prêt, si parmi les camarades de Morel il s'était produit quelques commérages, à les réprimer et à rassurer Morel en lui disant paternellement : "On dit cela de tout le monde aujourd'hui" » (III, 435). De même, Saint-Loup et le prince de Foix font partie d'une bande de quatre amis : « On ne les invitait jamais l'un sans l'autre, on les appelait les quatre gigolos, on les voyait toujours ensemble à la promenade, dans les châteaux, on leur donnait des chambres communicantes, de sorte que, d'autant plus qu'ils étaient tous très beaux, des bruits couraient sur leur intimité. Je pus les démentir de la façon la plus formelle en ce qui concernait Saint-Loup » (II, 699). Le narrateur ne précise pas dans quelles circonstances ni auprès de qui il lui revint de disculper Saint-Loup, ni sur la base de quelle information prétendument plus sûre que celle de son interlocuteur ; il poursuit sans plus d'explication ni de correction, et sans relever le *non sequitur* de son propos, puisqu'il passe de l'intimité mutuelle des quatre amis aux mœurs de chacun d'eux pris à part : « Mais ce qui est curieux, c'est que plus tard, si l'on apprend que ces bruits étaient vrais pour tous les quatre, en revanche chacun d'eux l'avait entièrement ignoré des trois autres. Et pourtant chacun d'eux avait bien cherché à s'instruire sur les autres, soit pour assouvir un désir, ou plutôt une rancune, empêcher un mariage, avoir barre sur l'ami découvert » (II, 699). Ils étaient tous quatre invertis, mais aucun des quatre n'avait réussi à percer le secret des trois autres. Cette drôle de bande des quatre, fondée sur le mensonge, ajoute à l'inversion l'hypocrisie et la malveillance, puisque chacun aurait voulu savoir le secret des autres par rivalité, pour faire rater un beau mariage, un mariage d'argent, ou pour faire chanter. Cette hypothèse mesquine est bientôt vérifiée à propos du prince de Foix, qui, à dîner chez la duchesse de Guermantes, médite sur le compte de Saint-Loup et de Rachel dans l'idée de compromettre le mariage de Robert et – pourquoi pas ? – de Mlle de Guermantes-Brassac : « – Ils ont si peu rompu que je l'ai trouvée il y a deux jours dans la garçonnière de Robert ; ils n'avaient pas l'air de gens brouillés, je vous assure », répondit le prince de Foix qui aimait à répandre tous les bruits pouvant faire manquer un mariage à Robert [et] qui d'ailleurs pouvait être trompé par les reprises intermittentes d'une liaison en effet finie » (II, 798).

Le narrateur, suivant un cliché bien enraciné, se représente Sodome comme un milieu particulièrement propice au commérage : « La Race des Tantes » est une volière. Si Proust aurait aimé pouvoir appeler ses invertis « les tantes », et si, « dans les réunions mondaines où ils papotent », il les compare à des « volatiles⁴ », c'est en raison de leur caquet. Les tantes jacassent comme des pies, potinent comme des concierges ; une rumeur aiguë s'élève de leur réunion, comme lorsque Charlus et Vaugoubert se retrouvent chez la princesse de Guermantes (III, 63). Il n'en est pas de même de Gomorrhe, et si le bruit « des relations immorales » entre la duchesse de Guermantes et la princesse de Parme court dans Paris, il ne devient une « légende

⁴ Cahier 49, f^{os} 60 r^o-v^o.

indestructible » qu'auprès de gens qui les connaissent mal et les calomnient (III, 295). Odette et Albertine inspirent le soupçon, mais celui-ci n'est pas lié à la rumeur. Swann, avant de devenir jaloux, ressemble aux tantes Céline et Flora : « À toute autre époque de sa vie, les petits faits et gestes quotidiens d'une personne avaient toujours paru sans valeur à Swann si on lui en faisait le commérage, il le trouvait insignifiant, et, tandis qu'il l'écoutait, ce n'était que sa plus vulgaire attention qui y était intéressée ; c'était pour lui un des moments où il se sentait le plus médiocre » (I, 269). Ses doutes naîtront d'un mot de Mme Verdurin – « tu n'es pas de marbre » – rapporté par Odette (I, 354), non d'un bruit. La méfiance du narrateur pour Albertine date, elle, d'un geste, la « danse contre seins », et d'un commentaire de Cottard, « elles sont certainement au comble de la jouissance » (III, 191), non d'un bruit. Gomorrhe est plus inquiétante que Sodome à cause du silence qui l'entoure et qui met en échec l'herméneutique de la rumeur adoptée par le narrateur.

De la rumeur qui entoure l'inversion, celui-ci dégage en effet toute une philosophie de l'existence. Le commérage enseigne à ne jamais se fier aux apparences ; il incite à rechercher toujours le dessous des choses, à interpréter sans fin. Le narrateur tire par exemple une morale des ragots répandus sur Charlus et Morel à La Raspelière : « [...] les mots qu'on disait en l'absence de M. de Charlus, les "à peu près" sur Morel, personne n'avait l'âme assez basse pour les lui répéter. Et pourtant cette simple situation suffit à montrer que même cette chose universellement décriée, qui ne trouverait nulle part un défenseur : "le potin", lui aussi, soit qu'il ait pour objet nous-même et nous devienne ainsi particulièrement désagréable, soit qu'il nous apprenne sur un tiers quelque chose que nous ignorions, a sa valeur psychologique » (III, 435). Il y a toujours une leçon à tirer d'un potin : « Il empêche l'esprit de s'endormir sur la vue factice qu'il a de ce qu'il croit les choses et qui n'est que leur apparence. Il retourne celle-ci avec la dextérité magique d'un philosophe idéaliste et nous présente rapidement un coin insoupçonné du revers de l'étoffe. M. de Charlus eût-il pu imaginer ces mots dits par certaine tendre parente : "Comment veux-tu que Mémé soit amoureux de moi ? Tu oublies donc que je suis une femme !" Et pourtant elle avait un attachement véritable, profond, pour M. de Charlus. Comment alors s'étonner que, pour les Verdurin, sur l'affection et la bonté desquels il n'avait aucun droit de compter, les propos qu'ils disaient loin de lui [...] fussent si différents de ce qu'il les imaginait être, c'est-à-dire du simple reflet de ceux qu'il entendait quand il était là ? » (III, 435). La « tendre parente » qui dénigre ici Charlus ressemble à la princesse de Guermantes, car le réseau des rumeurs est décidément serré dans la *Recherche*. De l'écart entre l'ouvert et le couvert, entre les propos tenus en présence et en l'absence de Charlus chez les Verdurin, le narrateur conclut à la nécessité d'être attentif à toute rumeur et d'élaborer une herméneutique du déchiffrement des bruits qui courent, à la recherche du « revers de l'étoffe ».

« Les oreilles ont dû vous tinter » : cette expression familière résume la situation troublante que le narrateur imagine. « On a parlé de vous » : ces mots ouvrent en nous une énigme insoluble, car le monde où l'on parle de nous nous est en principe interdit. L'expression apparaît une fois dans la *Recherche*, quand Swann, exclu de chez les Verdurin, tombe sur Mme Cottard dans l'omnibus, à la fin d'« Un amour de Swann », et elle le plonge en effet dans la perplexité : « Mme Cottard, voyant qu'on était encore loin du coin de la rue Bonaparte où le conducteur devait l'arrêter, écouta son cœur qui lui conseillait d'autres paroles. / "Les oreilles ont dû vous tinter, Monsieur, lui dit-elle, pendant le voyage que nous avons fait avec Mme Verdurin. On ne parlait que de vous." / Swann fut bien étonné, il supposait que son nom n'était jamais proféré devant les Verdurin. / "D'ailleurs, ajouta Mme Cottard,

Mme de Crécy était là et c'est tout dire. Quand Odette est quelque part elle ne peut jamais rester bien longtemps sans parler de vous. Et vous pensez que ce n'est pas en mal. Comment ! vous en doutez ?" dit-elle, en voyant un geste sceptique de Swann » (I, 369). « Les oreilles ont dû vous tinter » : la rumeur sur notre compte ne nous parvient le plus souvent que sous la forme d'un tintement indistinct, d'autant plus dérangent pour la curiosité.

Comme M. de Charlus chez les Verdurin, nous vivons dans un « pavillon idéal », mais un autre pavillon, « habituellement invisible, le vrai », se tient en face, « où nous ne reconnaîtrions rien de ce que nous nous attendions à voir », rempli « d'une hostilité insoupçonnée » (III, 436). Seule une rumeur surprise peut nous donner parfois l'intuition de ce second monde interdit, celui où l'on parle de nous en notre absence : « Quelle stupeur pour M. de Charlus, s'il avait pénétré dans un de ces pavillons adverses, grâce à quelque potin comme par un de ces escaliers de service où des graffiti obscènes sont charbonnés à la porte des appartements par des fournisseurs mécontents ou des domestiques renvoyés ! » (III, 436). La face cachée du monde est ici désignée à travers une métaphore de classe : *Upstairs, Downstairs*, suivant la distinction aristocratique du maître et du serviteur. Si nous savions ce qui se dit de nous quand nous avons le dos tourné, si nous avons conscience du degré de médisance de la société, nous n'aurions pas ce sentiment d'impunité qui conduit Charlus au désastre mais qui lui a permis de vivre à sa façon jusque-là. Pour la paix de l'âme, l'abri d'une sorte d'adage kantien de la mondanité est indispensable : vis comme si la rumeur sur toi-même était conforme à ton amour-propre, comme si l'on ne disait pas de mal de toi, ou du moins pas plus que tu ne reconnaîtrais en dire des autres.

Or l'on pénètre parfois, à l'improviste, dans le « pavillon adverse ». Le narrateur lui-même, si transparent dans la *Recherche*, si innocent et insignifiant en général, même s'il ment à Swann pour en savoir plus sur Charlus, que raconte-t-on de lui en son absence ? Il est lui aussi victime de la rumeur. Au cours d'une scène exceptionnelle et exemplaire, c'est même à lui qu'il arrive d'être soudain confronté à ce qu'on dit de lui quand il n'est pas là. Évoquant les suites du dîner de Norpois chez ses parents dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, et la requête qu'il avait alors faite à l'ambassadeur de parler de lui à Mme Swann, le narrateur découvre que même un diplomate peut être une commère : « [...] quelques années plus tard, dans une maison où M. de Norpois, qui s'y trouvait en visite, me semblait le plus solide appui que j'y pusse rencontrer, parce qu'il était ami de mon père, indulgent, porté à nous vouloir du bien à tous, d'ailleurs habitué par sa profession et ses origines à la discrétion, quand, une fois l'ambassadeur parti, on me raconta qu'il avait fait allusion à une soirée d'autrefois dans laquelle il avait "vu le moment où j'allais lui baiser les mains", je ne rougis pas seulement jusqu'aux oreilles, je fus stupéfait d'apprendre qu'étaient si différentes de ce que j'aurais cru, non seulement la façon dont M. de Norpois parlait de moi, mais encore la composition de ses souvenirs » (I, 469). Découvrant l'autre monde, en principe inaccessible, de la rumeur sur son propre compte, le narrateur est confondu par le honte qui, comme une nudité dévoilée dans un cauchemar, le fait « rougir jusqu'aux oreilles », mais un second sentiment, moins personnel, à la fois angoissant et exaltant, prend la relève et semble l'emporter, celui de l'infini et de la disproportion – infini de la rumeur, disproportion de la vérité. Le narrateur surmonte sa honte dans une théorie générale de la rumeur qui coïncide avec la philosophie même de la *Recherche* : « Ce "potin" m'éclaira sur les proportions inattendues de distraction et de présence d'esprit, de mémoire et d'oubli dont est fait l'esprit humain ; et je fus aussi merveilleusement surpris que le jour où je lus pour la

première fois, dans un livre de Maspero, qu'on savait exactement la liste des chasseurs qu'Assurbanipal invitait à ses battues, dix siècles avant Jésus-Christ » (I, 469). L'écume du monde, démesurément amplifiée par le papotage, laisse autant de traces dans la mémoire des hommes qu'une bataille qui a scellé le destin d'un peuple. Ainsi la rumeur est-elle pour ainsi dire rachetée ; il y a dans la rumeur quelque chose de sublime, comme lorsque la saveur de la madeleine fait remonter un souvenir à la mémoire du narrateur dans « la rumeur de distances traversées » ou « l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées » (I, 45-46) : c'est la mémoire de l'insignifiant, le murmure de la vie même.

Antoine COMPAGNON